

**LÉONOR  
DE RÉCONDO**



**AMOURS**

roman

SABINE • WESPIESER  ÉDITEUR



AMOURS

DU MÊME AUTEUR

*LA GRÂCE DU CYPRÈS BLANC*

Le temps qu'il fait, 2010

*RÊVES OUBLIÉS*

Sabine Wespieser éditeur, 2012 ; Points, 2013

*PIETRA VIVA*

Sabine Wespieser éditeur, 2013 ; Points, 2015

LÉONOR DE RÉCONDO

# AMOURS

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR  
13, RUE SÉGUIER, PARIS VI  
2015



*Pour ma tutta blu*





*Notre amour c'est l'amour de la vie, le mépris de la mort.*

PAUL ÉLUARD

*Au fond du cœur in Donner à voir.*



ANSELME JETTE CÉLESTE SUR LE MATELAS, chaque fois le même geste qui la balance sur le ventre, la tête plongée dans l'oreiller, la tignasse à portée de main. Il relève la jupe vite fait. Elle ne résiste pas, ne résiste plus. Il s'agrippe au chignon, serre fort la masse de cheveux. Puis il s'installe, planté entre ses cuisses, et commence. Les pieds du lit de fer grincent. Ni Anselme ni Céleste n'entendent la plainte du lit qui supporte l'amour forcé. C'est laborieux, toujours. C'est long. Elle se demande pourquoi ces instants-là passent si lentement. Pourquoi ne pas s'évanouir pour ne rien ressentir.

Une fois, elle a tenté d'en parler à Huguette dans l'escalier de service. Toute tremblante, elle a bredouillé :

« C'est monsieur de Boisvaillant... »

Ses genoux ont commencé à claquer. Huguette a tout de suite compris. Elle lui a dit de se taire, répétant plusieurs fois :

« Tais-toi, et ne t'avise pas d'en parler à madame ! »

Elle a regardé en silence les genoux qui s'entrechoquaient. Puis elle lui a tourné le dos en ajoutant :

« Garde la tête haute, c'est tout ce que nous pouvons faire, nous autres ! Garder la tête haute pour faire croire qu'on n'a pas honte. »

Céleste a relevé la tête, serré les dents et raidi ses jambes pour que ses genoux arrêtent de claquer si bêtement. Elle a réussi à articuler :

« Bien, Huguette. »

Le ton de sa voix est posé, presque calme. Elle réalise soudain que la solitude, dans laquelle elle est née, l'oblige à toujours acquiescer. Si elle avait eu le choix – mais ce mot n'existe ni dans sa condition, ni dans son vocabulaire –, elle aurait dit : « Non ». Elle l'aurait même hurlé.

Quand Anselme s'acharne à aller et venir en elle, Céleste pense à autre chose. C'est devenu simple à force. Avec une prédilection pour la clairière. Le temps qu'il fasse sa besogne, elle se balade dans la forêt où elle allait jouer enfant avec ses frères et sœurs. La fratrie est si nombreuse qu'elle ne sait pas combien ils sont exactement, elle ne les a jamais comptés. Elle est une parmi eux. Ces balades-là, elle ne les oublie pas, ce sont ses souvenirs les plus précieux. L'insouciance de courir, de

respirer l'humus et la résine des pins, de jouer à se cacher, de savourer ces moments avant de rentrer à la ferme sombre où, tout à coup, on se voûte, on se plie jusqu'à en disparaître pour échapper aux cris du père.

Anselme serre un peu plus fort la masse de cheveux, prend plaisir à se faire mal avec les épingles. Les sentir s'enfoncer dans sa paume, en jouir presque – faire durer ce presque le plus longtemps possible. Tirer vers lui le chignon pour qu'elle s'arc-boute. À cet instant, Céleste n'existe plus, elle est juste un corps et il aimerait que ce corps crie, participe un peu, mais rien que du silence. Quand il va jouir, il tire un peu plus fort sur le chignon qui se défait dans ses mains. Il confond, alors, cheveux et crinière, se croyant maître d'une chevauchée sans fin.

Il s'effondre de tout son poids sur sa monture. Céleste ne sent pas les bulbes de ses cheveux s'arracher un à un. Elle est assise dans la clairière de la forêt. Son endroit préféré. Il n'y a rien à y faire, juste attendre que le temps passe. Et c'est ce qu'elle fait.

Sa promenade enchantée s'arrête brutalement quand son corps à lui s'écroule sur le sien. Comme il est lourd ! s'étonne-t-elle chaque fois. Lourd et sans force, lourd et vidé. Alors, elle revient à la réalité de son oreiller qu'elle mord à s'en étouffer, aux grincements

du lit de fer qui ont cessé, à cette chambre minuscule sous les toits où elle a soit trop froid, soit trop chaud.

Elle redresse la tête, la garde bien haute comme il se doit. Anselme, déjà debout, rajuste ses habits. Elle ne le regarde pas, jamais. Elle attend qu'il claque la porte pour se recroqueviller et pleurer un peu.

VICTOIRE SE RÉVEILLE DOUCEMENT. Le matin, lorsque son corps encore engourdi par le sommeil s'étire sous les draps de fil, elle cherche sous son oreiller la petite poche de soie qui enferme délicatement la lavande récoltée l'année précédente. Victoire aime que chaque nouvelle journée débute par une longue inspiration de ce parfum apaisant.

À la lumière qui traverse les volets et les lourds rideaux de taffetas, elle devine qu'il doit être neuf heures. Huguette ne devrait pas tarder à lui servir son petit déjeuner. Elle ferme les yeux et se délecte encore un peu de ce moment qui précède l'agitation du jour. Elle porte la pochette parfumée à ses narines, la respire plusieurs fois, puis la replace prestement sous l'oreiller quand elle entend les pas d'Huguette résonner dans le couloir. Quelques instants plus tard, après les salutations habituelles, le plateau est déposé sur son lit. Le thé est fumant, les tranches de pain grillé sont

glissées dans une corbeille en tissu à rabats pour garder, un peu plus longtemps, la chaleur volatile.

Huguette s'affaire dans la chambre, ouvre volets et rideaux, donne quelques nouvelles :

« Monsieur est à son étude. »

La même phrase tous les matins. Où donc pourrait-il être à part à son étude ? pense Victoire.

Cinq ans qu'elle est mariée avec Anselme et, tous les jours – sa pensée insiste sur « tous les jours » –, même le dimanche, il ne peut s'empêcher de descendre au rez-de-chaussée de la maison pour se plonger dans les dossiers d'héritages, de mariages, qui envahissent son bureau. Tous ces contrats qui, selon Victoire, régissent sa vie de manière absurde. « J'y jette juste un petit coup d'œil et je reviens ! » lui rétorque inlassablement Anselme quand elle tente de s'insurger contre la place que prend cette paperasse. Un mur de papier entre lui et les autres.

Elle est tirée de sa rêverie par Huguette, qui poursuit :

« Je me permets de vous rappeler que vous devez vous rendre au déjeuner de bienfaisance de l'hôpital.

– Merci, Huguette, j'avais complètement oublié. »

La journée de Victoire est gâchée en un instant. Au début de son mariage, elle aimait participer aux bonnes œuvres, notamment les visites de l'hôpital. Son mari,



perpétuant la tradition des générations précédentes, donnait un chèque généreux en début de chaque année. Ce qui leur valait de chaleureux remerciements, l'estime publique et le privilège de participer aux réunions trimestrielles des épouses des bienfaiteurs. Comme Victoire s'était sentie fière les premières fois. Elle réfléchissait des jours durant aux tenues qu'elle porterait. Elle singeait devant le miroir les mimiques qu'elle prendrait lorsqu'elle s'adresserait à la femme du directeur de l'établissement. De l'humilité dans les propos, cela allait de soi, mais aussi de l'assurance, car n'était-elle pas madame de Boisvaillant, l'épouse du notaire ? Combien de fois, toute jeune mariée, ne s'était-elle pas répété son nouveau nom, cette nouvelle identité qui l'enchantait ? Elle écrivait sans fin, sur une feuille : *Victoire de Champfleuri, épouse de Boisvaillant*. Comme c'était beau, comme ça sonnait bien, mais comme cela l'ennuyait aujourd'hui.

« Quelle robe dois-je vous préparer, madame ?

– Je ne sais pas, Huguette... »

Victoire souffle sur sa tasse de thé brûlant, en boit quelques gorgées avant d'ajouter :

« Disons la lilas que j'ai mise l'autre jour, mais revenez plus tard pour m'aider...

– Très bien, madame. »

Huguette ouvre la fenêtre en grand. La chaleur de juin entre brutalement. Victoire repousse le plateau alors que sa femme de chambre sort de la pièce. Huguette est plus qu'une femme de chambre. C'est aussi une cuisinière, bonne à tout faire, mieux encore : maîtresse à tout faire.

Quand Victoire s'est mariée, Huguette était déjà au service d'Anselme depuis des années, depuis toujours, puisqu'elle s'occupait de lui lorsqu'il était enfant, et qu'ils vivaient tous dans la grande maison familiale. Elle l'avait suivi en ville lors de ses premières noces. Elle avait mis du temps à s'habituer aux bruits, à l'étroitesse des rues de Saint-Ferreux-sur-Cher, mais comme Anselme leur avait proposé, à elle et à Pierre, de s'installer dans la maison du jardin, elle avait accepté. Comment aurait-elle pu lui refuser, alors qu'elle le connaît depuis sa naissance.

Victoire était entrée dans une maison parfaitement tenue. Au début, elle avait eu du mal à dormir dans le lit conjugal en sachant qu'une autre s'y était allongée, y était même morte, mais cette autre-là n'avait pas laissé d'enfant, et Anselme avait tôt fait de la remplacer. Huguette avait vite compris que Victoire la laisserait tenir les rênes du logis. Elle l'avait donc accueillie à bras ouverts et, malgré le léger dédain qui pointait dans ses

propos, elle s'adressait à la nouvelle madame de Boisvaillant avec bienveillance. Chacun restait à sa place, jouant son rôle à la perfection.

Victoire ne boit plus de thé, ne mange pas les tartines soigneusement préparées. Les visites à l'hôpital l'écoeurent. Passer entre les lits et sourire, s'apitoyer devant les patientes, demander des nouvelles, avoir l'air intéressé. Ce qu'elle déteste plus que tout ce sont les visites aux jeunes parturientes. Non seulement il faut s'extasier devant la peau flétrie des nourrissons, supporter les cris assourdissants, mais aussi et surtout entendre à n'en plus finir les commentaires des riches épouses concernant leur propre progéniture. Tous bien nés, tous plus vigoureux les uns que les autres, et toujours la même question qui surgit :

« Eh bien, madame de Boisvaillant, qu'attendez-vous pour avoir un enfant ? Tous ces bambins ne vous donnent pas envie ? »

À cette seule pensée, Victoire se cache sous le drap, renversant d'un seul coup le contenu du plateau.



VICTOIRE TIRE SUR LA SONNETTE de toutes ses forces. Quelques instants plus tard, Huguette et Céleste entrent dans la chambre. Victoire s'est levée et, tout en regardant par la fenêtre, se pince nerveusement le lobe de l'oreille.

Céleste ramasse l'assiette et la tasse tombées par terre. Huguette la presse :

« Dépêche-toi, et change les draps ! »

Céleste obéit aux ordres aussi vite qu'elle le peut. Pendant qu'elle s'affaire, Huguette prépare la tenue lilas.

Victoire se tait et continue de se froisser l'oreille. Quelle idiote d'avoir tout renversé ! N'y a-t-il rien que je puisse contrôler ?

Huguette commence à lacer son corset.

Comme le jardin est fleuri, somptueux, comme elle aimerait s'y élancer et se sentir grisée par la caresse du vent sur son visage, sur sa bouche. Victoire interrompt ses pensées pour dire : « Serrez plus fort. Je n'ai rien

mangé ce matin et puis, aujourd'hui, j'ai besoin d'être maintenue. »

Elle dit cela d'un ton rêveur, à peine audible, et ne peut retenir un petit gémissement quand la poigne vigoureuse d'Huguette tire d'un coup sec sur le lien qui la comprime.

« Vous aurez chaud, madame, à l'hôpital. »

Victoire hausse les épaules.

Huguette se dit qu'il y a bien un avantage à être bonne, c'est qu'on n'est pas obligée de porter ces corsets ridicules. Et encore madame a de la chance d'avoir la taille si fine, pense-t-elle. Pour une femme robuste comme moi, il faudrait serrer, serrer encore pour arriver à un résultat convaincant.

Céleste ne pense à rien. Il ne lui arrive que très rarement d'être dans la chambre de Victoire en sa présence. Elle est troublée car, en général, elle n'y entre que pour faire le ménage. Du coin de l'œil, elle observe la manière dont Huguette lace le corset. Elle n'en avait jamais vu auparavant. Elle voit le corps de Victoire s'affiner, se cambrer. Elle trouve cela à la fois étrange et beau.

« Ne rêve pas, Céleste ! Dépêche-toi ! »

Huguette la rappelle à l'ordre, elle prend alors les draps dans ses bras et sort précipitamment de la chambre. Victoire n'a même pas remarqué sa présence.

Quelques heures plus tard, Pierre avance la calèche jusqu'au perron de la maison. Victoire est prête, elle descend les marches. Sa silhouette ondule sur la pierre de tuffeau. Pour se protéger du soleil, elle a agrémenté sa tenue d'un grand chapeau de paille orné de fleurs en tissu assorties à sa robe et à son ombrelle. Pierre la salue d'un signe de tête.

L'homme est devenu sourd et muet après qu'un obus a explosé près de lui à la toute fin de la guerre, en janvier 1871. Personne n'a jamais su ce qui s'était véritablement passé, mais depuis ce jour-là, plus de trente-sept ans auparavant, il n'a plus émis un seul son. Il s'était fiancé à Huguette avant d'être appelé au combat. Quand elle l'avait vu revenir sans voix, Huguette avait hésité. Et quand elle avait compris qu'il n'entendrait plus jamais le son de sa voix, elle avait douté terriblement. Pierre avait fixé Huguette qui le retrouvait mutilé. Si la guerre lui avait ôté l'ouïe et la parole, elle lui avait appris à observer. Il avait vu, dans la cage thoracique de la jeune femme, le cœur s'emballer, ne plus savoir à quel rythme se vouer, puis se calmer. Après l'instant de panique, Huguette avait pensé qu'elle pourrait toujours parler pour deux, et qu'une maison silencieuse serait bien plus agréable à vivre qu'une trop bruyante. Elle n'allait pas le laisser là, tout de même !

Alors elle avait ouvert ses bras et ils s'étaient mariés. Trente-sept ans de bonheur sans faille, sans un bruit, où elle avait peu à peu compris les marmonnements qui lui servaient de paroles. Et quand Pierre se réveillait en sursaut, transpirant toute l'eau de son corps, qu'il s'agrippait à elle, Huguette lui murmurait : « Tu es mon mari et mon enfant, et je t'aime. » Elle savait que, malgré la nuit qui s'était faite en lui, ces mots trouvaient leur chemin, et ils se rendormaient.

Ils travaillaient tous les deux pour la famille Boisvaillant. Pierre y était à la fois jardinier et cocher. Durant la guerre, il avait été affecté au même régiment que le père d'Anselme. Si l'un était revenu sourd et muet, l'autre y était resté. Anselme, âgé alors de quelques mois, n'avait pas eu le temps de connaître son père et s'était attaché au jardinier comme à celui qui avait côtoyé l'homme disparu, lui avait parlé. Et même si Pierre ne pouvait rien lui en raconter, le fait qu'ils aient été proches suffisait à Anselme.

Pierre ouvre la portière. Victoire, après avoir grimpé lestement sur le marchepied, s'installe dans la calèche. Elle aime cet endroit confiné qui sent le cuir et le cheval. Elle aime être balancée par le rythme des bêtes et les aléas du chemin. Sa mauvaise humeur se dissipe



durant le trajet. Cette visite à l'hôpital est la dernière avant l'été et leur départ pour la campagne. Elle changera d'air, ça lui fera du bien. Le temps du mois d'août, Anselme oubliera peut-être ses dossiers. Qui sait ?

Il fait de plus en plus chaud dans la calèche. Elle n'avait pas imaginé que le soleil frapperait si fort sur la toile noire du véhicule. Elle se sent, tout à coup, oppressée dans son corset, et peine à respirer. Heureusement, ils arrivent. Pierre l'invite à descendre. Mais, au moment où son pied touche le trottoir, Victoire s'effondre de tout son long, évanouie dans les bras du cocher.



QUAND VICTOIRE REPREND CONNAISSANCE, elle est allongée sur un des lits de l'hôpital. Le premier visage qu'elle voit est celui du médecin qui mène les visites habituellement. Pierre, sa casquette à la main, se tient en retrait.

« Madame de Boisvaillant, vous vous êtes évanouie. »  
Le médecin poursuit : « La chaleur certainement... »

Victoire hoche la tête, regarde autour d'elle, respire l'odeur acide du lieu.

« Je crois qu'il vaut mieux que je rentre. Vous m'excuserez auprès de ces dames... »

Pierre s'approche pour l'aider. Elle s'appuie sur son bras et salue rapidement le docteur. Partir d'ici au plus vite. Elle l'entend de loin lui demander de remercier son mari pour sa bienveillance envers la science et ceux qui se battent, jour et nuit, contre les maladies. La voix se perd dans le dédale des couloirs sonores.

Pendant le trajet du retour, l'esprit de Victoire reste désespérément vide, ni les soubresauts de la calèche, ni le parfum de cuir ne la sortent de sa torpeur. Comme elle se sentait bien évanouie, la pensée ailleurs, si loin d'ici. Où s'était-elle donc évadée ? Cette vacuité lui convient parfaitement. Elle se plaît à croire qu'ainsi elle laisse de la place pour tout un monde. Il lui reste encore à déterminer lequel, mais cela viendra certainement un jour.

Moins de deux heures après son départ, le véhicule s'arrête à l'endroit exact d'où il était parti. Le perron et ses marches, la pierre blanche aux reflets dorés, le toit aux ardoises bien alignées, la parfaite demeure bourgeoise dans laquelle Victoire s'est aussitôt sentie à son aise.

Huguette accourt dans l'entrée :

« Que se passe-t-il, madame ? Vous rentrez plus tôt que prévu !

– Je me suis évanouie à l'hôpital. J'ai préféré revenir.

– Vous avez bien fait ! Je vous prépare une collation.

– Bonne idée, je serai dans la bibliothèque. »

Dans la bibliothèque, Céleste époussette les objets que Victoire a savamment agencés sur le piano à queue. Avec délicatesse, elle soulève et repose chaque bibelot. Absorbée par sa tâche, elle n'entend pas madame s'installer sur l'une des méridiennes, et manque de briser la

petite porcelaine qu'elle caressait de son plumeau lorsque Victoire lui dit :

« Bonjour, Céleste. »

La bonne sursaute et balbutie :

« Bonjour, madame. Je m'excuse, je ne vous avais pas entendue entrer... »

Elle range aussitôt ses ustensiles et, après un signe de tête, disparaît de la pièce. Pourquoi Céleste est-elle toujours si terrorisée de me voir ? se demande Victoire. Quoi qu'il en soit, elle semble bien faire son travail et Huguette ne s'en plaint jamais. Il vaut mieux une bonne qui pêche par trop de discrétion que l'inverse.

Huguette pose sur le guéridon une tisanière et quelques fruits.

« Je vous ai préparé de la camomille. Ça soigne tout.

– Merci, Huguette. »

Victoire s'est levée et a pris un livre dans les rayonnages : *Madame Bovary*. C'est le premier livre qu'elle a lu après son mariage. Sa mère lui en avait toujours interdit la lecture, la jugeant trop inconvenante pour une jeune fille. Elle s'était donc empressée de l'acheter à peine mariée, et l'avait dévoré. Même si elle trouvait cette Bovary un peu sottie, elle s'était délectée à suivre sa dépravation. Quand elle en avait entamé la lecture, dans le salon, Anselme l'avait regardée avec des yeux

ronds : « Comment peux-tu lire ces balivernes ? » Il avait même ajouté : « Ce livre est un ramassis de merde ! » Elle en rougit encore. Oui, il avait bien dit cela. Victoire feuillette le livre. Pauvre Emma, pense-t-elle. À moi, il ne m'arriverait jamais des choses pareilles. Ma vie a plus de tenue, plus de sens.

Ses yeux flânent d'une page à l'autre et s'arrêtent, médusés, sur ce passage :

*Avant qu'elle se mariât, elle avait cru avoir de l'amour ; mais le bonheur qui aurait dû résulter de cet amour n'étant pas venu, il fallait qu'elle se fût trompée, songeait-elle. Et Emma cherchait à savoir ce que l'on entendait au juste dans la vie par les mots de félicité, de passion et d'ivresse, qui lui avaient paru si beaux dans les livres.*

Un étrange frisson lui parcourt l'échine. Elle referme aussi sec le livre. Anselme avait raison. D'ailleurs, il entre, alerté par Huguette.

« On vient de me dire que tu t'étais trouvée mal.

– Ce n'est rien, la chaleur sans doute...

– Il faut que tu te reposes, que tu prennes soin de toi ! »

Victoire se demande ce qu'il y a de si harassant dans sa vie qui nécessite du repos. Rien, décidément rien.

« Je retourne à l'étude. J'ai des affaires urgentes. Pourquoi ne pars-tu pas à la campagne plus tôt ? Je t'y rejoindrai.

– Oui, peut-être... »

Sans attendre la réponse de son épouse, Anselme s'en va. Il éprouve de la tendresse pour elle, il la considère comme un objet délicat qu'il faut choyer. Trop fragile pour procréer, semble-t-il. Ce doit être cette malédiction des Boisvaillant. Pourtant, il est né, lui. Son père a réussi à faire un enfant, certes un seul. Non sans peine, après des années de mariage. Il a d'ailleurs toujours connu sa mère flétrie par le veuvage et l'enfantement quasi simultanés.

Dans le vestibule qui le mène à son étude, Anselme croise Céleste, qui baisse aussitôt les yeux. Il ne la salue pas, elle n'existe pas. La bonne ne prend vie que de brefs instants. Tous les trois mois environ, quand une envie irrépressible le pousse à monter quatre à quatre les escaliers jusqu'à la petite chambre, jusqu'au petit lit en fer, pour serrer et tirer le chignon jusqu'à en jouir.

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
EN OCTOBRE 2014  
SUR LES PRESSES  
DE  
L'IMPRIMERIE F. PAILLART  
À ABBEVILLE  
POUR LE COMPTE  
DE SABINE WESPIESER ÉDITEUR

IMPRIMÉ EN FRANCE  
NUMÉRO D'ÉDITEUR : 135  
ISBN : 978-2-84805-173-4  
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2015